

Renaissance and Reformation Renaissance et Réforme



À la lisière de l'« autre monde ». Le Pérou dans la *Relatione breve* de Diego de Torres Bollo (1603)

Franco Pierno

Volume 34, Number 1-2, Winter–Spring 2011

Things Not Easily Believed: Introducing the Early Modern Relation

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1106404ar>

DOI: <https://doi.org/10.33137/rr.v34i1-2.16168>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Iter Press

ISSN

0034-429X (print)

2293-7374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pierno, F. (2011). À la lisière de l'« autre monde ». Le Pérou dans la *Relatione breve* de Diego de Torres Bollo (1603). *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, 34(1-2), 61–96. <https://doi.org/10.33137/rr.v34i1-2.16168>

Article abstract

In 1603, Diego de Torres Bollo (1550–1638), Jesuit procurator of the province of Peru, published in Rome his *Relatione Breve*, one of the first printed accounts of early Jesuit missionary activities in South America. The work was an instant success: in 1604 a second Italian edition was published in Venice, as well as translations into Latin (Antwerp) and French (Paris). The *Relatione* was typical of many Jesuit accounts of the period, that is, it consisted of a skillfully arranged montage of letters from the missions, written for the express purpose of attracting new vocations to missionary work in South America. To the detriment of this editorial success, with the exception of the major bibliographical repertories, de Torres Bollo's text is rarely used and seldom cited by historians, and is even paradoxically absent in historical undertaking such as Rubén Vargas Ugarte's *Historia de la Compañía de Jesús en el Perú*; furthermore, there is no modern edition, not even a diplomatic transcription, in the important *Monumenta Peruana*. With this contribution, I intend not only to inform those who read a little-known work, but also to demonstrate how it constitutes a decisive moment in the genesis of the “relation” genre in the first decades of written Jesuit communication.

À la lisière de l'« autre monde »
Le Pérou dans la *Relatione breve* de
Diego de Torres Bollo (1603)

FRANCO PIERNO
Université de Toronto

In 1603, Diego de Torres Bollo (1550–1638), Jesuit procurator of the province of Peru, published in Rome his Relatione Breve, one of the first printed accounts of early Jesuit missionary activities in South America. The work was an instant success: in 1604 a second Italian edition was published in Venice, as well as translations into Latin (Antwerp) and French (Paris). The Relatione was typical of many Jesuit accounts of the period, that is, it consisted of a skillfully arranged montage of letters from the missions, written for the express purpose of attracting new vocations to missionary work in South America. To the detriment of this editorial success, with the exception of the major bibliographical repertories, de Torres Bollo's text is rarely used and seldom cited by historians, and is even paradoxically absent in historical undertaking such as Rubén Vargas Ugarte's Historia de la Compañía de Jesús en el Perú; furthermore, there is no modern edition, not even a diplomatic transcription, in the important Monumenta Peruana. With this contribution, I intend not only to inform those who read a little-known work, but also to demonstrate how it constitutes a decisive moment in the genesis of the "relation" genre in the first decades of written Jesuit communication.

« Videmus nunc per speculum in enigmate
tunc autem facie ad faciem
nunc cognosco ex parte tunc autem
cognoscam sicut et cognitus sum »
(*Epistula Sancti Pauli ad Corinthios I*, 13, 12)

« [...] che raccontano tante e sì maravigliose cose
di quel paese e degli abitanti che paiono favole »
(D. de Torres Bollo, *Relatione breve* [...], Rome, 1603, 33)

Dicono gl'Indiani più vecchi di haver udito raccontare dai loro maggiori che vi era traditione antichissima come certo homo con barba e capelli neri e lunghi giunse in compagnia di altri dodici in queste parti dalla banda del Paraguai, che confina col Brasil, e volendolo quei barbari uccidere egli se ne fuggì con li compagni ad una peninsola fatta da una laguna, la quale per miracolo diventò isola; e così uscì libero dalle mani de' persecutori che mai più lo viddero, né hebbero nuova di lui. (D. de Torres Bollo, *Relatione breve* [...], Rome, 1603, p. 42).

[Les Indiens les plus âgés disent qu'ils ont entendu de leurs ancêtres une très vieille histoire : un homme avec une longue barbe noire et de longs cheveux noirs arriva ici, accompagné par douze autres hommes, en provenant de la partie du Paraguay à la frontière avec le Brésil. Les habitants, qui étaient des barbares, avaient l'intention de le tuer ; il s'enfuit alors avec ses camarades vers une presqu'île, qui devait son existence à une lagune ; par miracle, la presqu'île se transforma en île et ainsi cet homme réussit à s'échapper de ses poursuivants, qui ne le virent plus ni eurent plus de ses nouvelles].¹

De qui parle-t-on dans ces quelques lignes tirées d'une relation publiée à Rome en 1603 et ayant pour sujet les missions jésuites au Pérou à la fin du XVI^e siècle ? Si l'on se fie à la description physique du personnage principal (une longue barbe noire, des longs cheveux noirs), à sa compagnie (douze disciples) et à la persécution qu'il endure, l'on pourrait soupçonner que l'auteur est en train de raconter un épisode de la vie du Christ. Toutefois, l'incipit (« Dicono gl'Indiani »), les lieux géographiques cités ainsi que la conclusion miraculeuse amènent à écarter cette hypothèse. Mais qui est donc le « certo homo » que l'on mentionne dans le texte ? Dans la relation, on ne saurait trouver une réponse claire et simple à cette question. Au contraire, on peut y obtenir une réponse à plusieurs facettes, ambiguë, en quelque sorte emblématique de la manière dont la réalité est présentée dans cet ouvrage. Avant d'essayer de découvrir et déchiffrer cette réponse, il est important de connaître l'auteur ainsi que de savoir en quoi son ouvrage consiste exactement.

L'auteur est le Jésuite espagnol Diego de Torres Bollo². Il naît en 1550 dans la ville de Villapando (Espagne) et en 1571 rejoint la Compagnie de Jésus.

Quelques années plus tard, en 1580, il demande à ses supérieurs d'être envoyé missionnaire en Chine, mais il est, en revanche, destiné au Pérou. Terre presque mythique aux yeux des Européens, le Pérou du XVII^e siècle est le *Virreinato del Perú*, une entité territoriale créée par l'Empire espagnol au XVI^e siècle et gouvernée par un *virrey*, un vice-roi. À ses débuts, le *Virreinato* correspondait géographiquement à l'actuel territoire péruvien ; ensuite, les Espagnols en pousseront les frontières jusqu'à occuper la quasi-totalité du continent sud-américain. Présents en Amérique du Sud du début de l'expansion espagnole, les Jésuites constituèrent la Province du Pérou en 1568.

Là-bas, Torres Bollo gravit rapidement les échelons de sa carrière missionnaire, en démontrant avoir non seulement le zèle de l'annonciateur de l'Évangile, mais aussi l'étoffe du chef, de celui qui sait comment gérer ses confrères dans des territoires autant vastes qu'inconnus. En effet, il est d'abord nommé supérieur de la *residencia* de Juli (1584) et, ensuite, recteur des collègues de Cuzco (1585–1592), de Quito (1592–1595) et de Potosí (1595–1599). Il atteint le sommet de sa carrière péruvienne en 1600, lorsque le Congrès jésuite de la Province de Lima le nomme Procureur, à savoir responsable de l'entière activité missionnaire du continent sud-américain.

En 1602, Torres Bollo se rend en Europe, notamment à Rome, afin de promouvoir l'activité missionnaire de sa Province auprès des hautes hiérarchies de la Compagnie. Il faut remarquer que, à cette époque-là, Torres Bollo pouvait compter sur l'appui du Supérieur Général des Jésuites, à savoir le puissant Claudio Acquaviva, italien, qui fut à la tête de la Compagnie de 1580 jusqu'à sa mort en 1615. Acquaviva non seulement partageait les positions de Torres Bollo en matière de mission, mais avait contribué de manière déterminante à la nomination de Torres Bollo à la tête de la grande province missionnaire du Pérou³.

Lors de son voyage européen, Torres Bollo décide de rédiger une relation illustrant la mission péruvienne : la *Relazione breve del padre Diego de Torres della Compagnia di Gesu, procuratore della provincia del Perú*. Cette relation est publiée d'abord à Rome, en 1603, par l'imprimeur Luigi Zanetti⁴ ; ensuite, la même année, à Milan, une deuxième édition paraît, tandis qu'une troisième voit le jour, l'année suivante, à Venise⁵.

Conformément à la tradition des lettres de mission, à savoir les *Annuae Litterae*, genre initialement destiné aux seuls membres de la Compagnie et dont les premières sorties de presse datent de 1583, la *Relazione* est composée de

lettres de missionnaires espagnols, traduites du castillan en italien, parfois avec des modifications assez consistantes. Il s'agit plus précisément de cinq lettres : la plus ancienne, dont on ne connaît pas l'auteur, date de 1598⁶ et provient de la mission de la province d'Omasuyo (dans la Bolivie actuelle, de l'autre côté du Lac Titicaca), les autres datent toutes de 1601 : celle envoyée de Tucumán⁷ (rédigée par les pères Juan Romero et Gasparo de Monroy) ; les deux envoyées de Santa Cruz de la Sierra⁸ (une rédigée par le père Andrea Ortiz, l'autre par le père Diego Samaniego) ; enfin, celle envoyée de la *residencia* de Juli⁹, rédigée par le père Diego Vasquez.

Or, comme l'a bien remarqué Aliocha Maldawsky¹⁰, un « quart de l'ouvrage » de Torres Bollo est consacré aux lettres provenant de celles qui, à l'époque, étaient considérées comme les frontières de la Province¹¹. Son ouvrage, du reste, serait le premier texte imprimé concernant les missions jésuites au Paraguay. Cette attention géographique paraît néanmoins disproportionnée si l'on jette un coup d'œil aux statistiques des effectifs de la présence jésuite au Pérou : d'après le catalogue triennal de la Province, en 1601 seulement 37 Jésuites sur 279 étaient dans les missions des frontières¹². Cela montre de quelle façon la relation de Torres Bollo présente une vision presque exclusivement subjective de la réalité historique missionnaire, donnant une forte priorité à l'au-delà de la mission, à l'héroïsme des Jésuites qui forçaient les limites géographiques.

Torres Bollo ne se borne pas au montage des lettres, mais il rédige aussi une longue introduction, une longue conclusion, ainsi que des transitions qui précèdent et suivent les lettres. L'introduction est totalement consacrée à une description du territoire péruvien et de sa population. Cela dit, il ne faut pas s'attendre à une illustration détaillée et strictement scientifique. En effet, il s'agit d'un survol rapide des merveilles géographiques du Pérou (territoires très vastes et au climat exceptionnellement salubre, éruptions volcaniques, moissons surabondantes, etc.), des mœurs et des habitudes des indigènes, ces derniers étant décrits de manière assez générale, avec une tendance à l'idéalisation de leur attitude simpliste et naïve.

Aussi bien les lettres que le reste du texte ne forment qu'une série de récits, de courtes histoires, où l'on raconte la vie des missions. L'accent est mis sur les Indiens (sur leur disposition à l'annonce de l'Évangile, sur les miracles qu'ils vivent quotidiennement ou sur leurs incroyables visions, bref, sur des événements extraordinaires), alors que les statistiques de la présence effective

concernant la mission péruvienne à cette époque témoignent d'une forte majorité d'Espagnols¹³. Encore une fois, dans la *Relatione breve*, la réalité historique est explorée à travers une loupe qui en déforme les contenus, en privilégiant certaines situations au détriment de tout le reste. Cette « déformation » de la réalité s'avère aussi propice à une promotion des missions jésuites vis-à-vis des autres missions. L'on peut, en effet, constater une attitude polémique envers les missionnaires appartenant à d'autres ordres religieux (franciscains, dominicains, etc.), ces derniers étant considérés comme inefficaces, désormais habitués à une vie paroissiale qui avait perdu tous les caractères de la mission, jaloux du succès des Jésuites, souvent arrogants, voire violents, à l'égard des Indiens.

Comme l'on disait ci-dessus, la première publication de la *Relatione* est suivie immédiatement de deux autres éditions italiennes. Qui plus est, entre 1604 et 1605, au moins cinq traductions font leur apparition : deux en latin, une en français, une en allemand et une cinquième en polonais¹⁴. Il est important de remarquer qu'une telle diffusion n'aurait pas vu le jour sans l'appui de la Compagnie et, surtout, sans l'appui d'Acquaviva.

Or, un texte qui connut un tel succès éditorial, rédigé par un Jésuite qui revêtait une certaine importance au sein de la Compagnie et qui était à la tête d'une de plus grandes provinces jésuites, a été négligé par la plupart des spécialistes d'histoire des missions de l'Amérique du Sud : la *Relatione* n'est pas mentionnée dans la plus importante histoire des Jésuites au Pérou, celle réalisée par Rubén Vargas Ugarte¹⁵ ; qui plus est, elle n'a jamais fait l'objet d'une édition moderne dans le cadre du vaste projet de publication des documents provenant des missions péruviennes, à savoir les *Monumenta Peruana*¹⁶.

L'ouvrage de Diego de Torres Bollo avait été conçu comme un texte-manifeste de la vision jésuitique de l'Amérique du Sud, et sa diffusion avait été garantie par un effort éditorial considérable. Mais si, par hasard, un lecteur quelconque, non spécialiste de la présence des missions des Jésuites, devait se souvenir des relations jésuites de la même période (XVII^e siècle) qui auraient marqué non seulement l'histoire des missions, mais aussi l'histoire même de la culture de l'altérité, de la documentation qui relate et essaie de décrire la découverte de l'autre, ce lecteur se souviendrait plutôt des textes de Matteo Ricci, de Daniello Bartoli, ainsi que des célèbres relations sur les populations de la Nouvelle France rédigées par Jean de Brébeuf.

La raison de cet oubli est difficile à expliquer et, en guise de réponse, on ne saurait, pour le moment, qu'émettre une hypothèse, fondée surtout sur ce que l'on dira dans ce qui suit, mais dont on peut d'ores et déjà anticiper une affirmation-clé : la *Relatione* était devenue, dans l'espace de quelques décennies, au sein de la Compagnie, un texte désuet, ne correspondant plus aux exigences d'un genre qui, si d'une part devait conserver sa nature évangélistrice, de l'autre devait de plus en plus fournir des descriptions géographiques, anthropologiques, linguistiques, etc., détaillées et cohérentes.

La *Relatione* de Torres Bollo semble donc être conçue comme un texte moins informatif que narratif, et cela, non seulement à cause de la sélection des lettres et des contenus. L'organisation même du texte de Torres Bollo s'avère être différente par rapport à celle que les autres relations jésuites ou d'autres religieux avaient adoptée jusqu'à ce moment. D'abord, il faut remarquer l'insertion d'une « corniche », à savoir d'une structure narrative spécialement créée, pour la première fois dans la tradition des relations imprimées par la Compagnie, autour des témoignages des missionnaires. Avant la *Relatione* de Torres Bollo, les Jésuites avaient publié seulement deux autres textes présentant dans leur titre le terme « relation/relatione » : la *Relatione della felice morte di cinque religiosi della Compagnia de Giesù ammazati da Gentili per la fide nell'India orientale*, en italien, rédigée par Alessandro Valignano et publiée à Milan en 1584, et la *Relation des Pères Loys Froes et Nicolas Pimenta* [...], en français, publiée à Lyon en 1602¹⁷. Ces deux relations, très courtes, ne montrent aucun effort tangible du point de vue de l'organisation du texte, n'étant que des recueils de lettres juxtaposées, sans aucune transition, et précédées seulement d'une courte introduction, dans le sillage du genre inauguré par les *Annuae Litterae*. En outre, elles présentent des descriptions géographiques et anthropologiques dérisoires, presque insignifiantes, en privilégiant, en revanche, le récit du martyr des missionnaires, ainsi que les détails cruels de leur mort. Le but de ces deux ouvrages n'est donc qu'hagiographique : les Jésuites sont les seuls protagonistes de ces relations.

Il paraît donc évident que Torres Bollo a voulu donner à ses lecteurs une relation différente par rapport à la tradition textuelle jusqu'alors en vigueur chez les Jésuites. Sa narration, aussi bien pour l'ampleur de sa diffusion que pour sa structure narrative, s'adressait probablement à un public plus large que celui appartenant à la Compagnie, tandis que, d'après les rares spécialistes qui

se sont occupés de la *Relatione*, Torres Bollo ne faisait que réaliser une « opération publicitaire » auprès des jeunes Jésuites, en les encourageant à intégrer la mission péruvienne¹⁸.

On pourrait entrevoir dans cette nouvelle structure textuelle l'un de premiers éléments corroborant le soupçon d'une volontaire ambiguïté narrative de la part de Torres Bollo, et dont on a fait mention en début de cet article. Torres Bollo, veut-il simplement rapporter, « relater », les faits et les témoignages concernant le Pérou, ou bien essaie-t-il d'en créer une vision déterminée, en le présentant comme un autre monde, un monde aux événements extraordinaires, où les miracles se réalisent quotidiennement, relié de manière particulière au ciel et aux réalités divines ? Se servirait-il, donc, du genre de la relation pour « re-présenter » une réalité, suivant des modèles idéologiques et spirituels qui, dans la conception religieuse et missionnaire de Torres Bollo, étaient beaucoup plus importants que le simple compte rendu des faits ? Pourrait-on, par conséquent, repérer dans la *Relatione* les mécanismes narratifs, rhétoriques et stylistiques d'une ambiguïté narrative qui raconte et qui ne raconte pas, qui relate des événements, tout en les enveloppant dans une atmosphère à peine crédible, voire irréaliste ?

Pour essayer de répondre à ces questions, on devrait commencer par l'analyse du traitement des sources de la part de Torres Bollo. En ce qui concerne les sources écrites, la *Relatione* se fonde bien évidemment sur les lettres des missionnaires, mais aussi sur d'autres textes, mentionnés par Torres Bollo même. Dans l'introduction, pour confirmer ce qu'il est en train de raconter au sujet des merveilles de la terre du Pérou, Torres Bollo cite d'abord les « Livres royaux » (*Libri regi*), à savoir les documents rédigés annuellement au nom et sous l'autorité du roi d'Espagne ; après quelques lignes, il mentionne aussi le *De natura novi orbis*, du Jésuite José Acosta, publié en 1584 à Salamanque¹⁹, ce qui, en matière de mission et de description des terres de la mission, était le texte le plus digne de foi au sein de la Compagnie :

Non mancano in più luoghi del Perù ricche miniere d'argento, e Potosì solo ha in quarant'anni dati trecento milioni, come apparisce dalli libri regij. Sonovi anco miniere d'oro finissimo e, nel Nuovo Regno di Granata, di smeraldi e, nell'Isola detta la Margarita, pescherie di perle. Vi sono alcuni vulcani che con le loro essalationi hanno in diversi tempi danneggiati notabilmente i popoli vicini [...] Uno di essi nel distretto

della Città d'Arechipa crepò tre anni fa, come si scrisse; ond'io, lasciando tutto il resto, riferisco solo tre o quattro cose, che viddi molto notabili; e prima l'arena che vomitò era tanto spessa che oscurava il Sole, bisognando di mezo giorno adoprare la lucerna molti dì [...]. Ha il Perù altre cose prodigiose e stupende, come in Guancabeleca un fonte, la cui acqua cadendo diventa pietra. Vicino al Potosi, nella Provincia di Coslepis, in una isoletta d'un lago freddissimo corre un'acqua in estremo calda. Altre molte cose notabili simili a queste racconta il P. Acosta nel suo trattato *De natura novi orbis* (*Relatione breve*, p. 5).

[Au Pérou, les mines d'argent ne font pas défaut : Potosí a fait gagner trois-cent millions, cela si l'on tient compte juste des derniers quarante ans ; cette information on peut la trouver dans les livres royaux. Il y a aussi des gisements d'or très pur et, dans le Nouveau Royaume de Grenade, il y a des mines d'émeraudes ; sur l'Île dite "La Margarita", on trouve des poissonneries à perles. Il y a des volcans qui, par leurs exhalations, ont endommagé de manière considérable les populations avoisinantes (...). Il y a trois ans, dans les alentours de la ville d'Arechipa [Arequipa], il y eut une éruption, et cet événement a été relaté par écrit. En négligeant tout le reste, je vais rapporter seulement deux ou trois choses remarquables, que moi-même j'ai vues : d'abord, le sable que le volcan vomit était à tel point épais que le soleil avait été obscurci et, pendant une longue période, il fallait utiliser la lanterne à midi (...). Le Pérou présente d'autres choses exceptionnelles et magnifiques : par exemple, à Guancabeleca, il y a une source, dont l'eau, en tombant, se transforme en pierre ; près de Potosi, dans la Province de Coslepis, sur une petite île située dans un lac aux eaux très froides, on trouve, en revanche, une eau très chaude. D'autres choses remarquables, pareilles à celles-ci, sont racontées par le père Acosta dans son traité *De natura novi orbis*].

Torres Bollo s'appuie donc sur les sources parmi les plus fiables et les plus importantes de son époque, l'une laïque et l'autre religieuse. Il fournit même quelques données quantifiables (le nombre des années qui se sont écoulées — 40, et le nombre des millions gagnés — 300). Néanmoins, il paraît évident que ces chiffres sont noyés dans la narration d'événements spectaculaires (l'obscurcissement du soleil à cause de l'éruption volcanique, l'eau qui en retombant se

transforme en pierre, etc.). Si, en outre, l'on consulte l'ouvrage d'Acosta, on a affaire avec une narration aux tons totalement différents de ceux adoptés par Torres Bollo ; le *De natura orbis* consiste en effet en une série de dissertations philosophiques ayant comme objet la forme du globe terrestre et son climat. Le discours qu'on y trouve est continuellement académique, avec des explications tirées des sciences physiques, des Pères de l'Église et des ouvrages des géographes et historiens de l'antiquité classique ; on ne saurait y constater l'intention de marquer le lecteur avec des images extraordinaires.

Torres Bollo semble donc se servir des sources pour fournir à son public le récit d'une réalité digne de foi, mais est en même temps surtout intéressé à la mise en valeur de l'exceptionnel. De plus, l'auteur se range lui-même parmi les sources (« che viddi ») : le lecteur est donc amené à mettre sur le même plan les narrations des ouvrages de référence et le témoignage direct apporté par l'auteur lui-même. À ce propos, il est important de souligner que Torres Bollo, à plusieurs reprises, dans sa *Relatione*, insiste sur son rôle de témoin, en validant ainsi une réalité qu'il est en train de « re-construire ». Par exemple :

[...] havendo *io* sperimentata questa facilità [nell'imparare le lingue degli indigeni] in me stesso con udire confessioni in ambedue dette lingue [...] Et *io* conobbi un'indiana, strega famosa avanti la sua conversione (*Relatione breve*, p. 9. 37).

[(...) étant donné que, moi-même, j'avais expérimenté cette facilité [d'apprendre rapidement les langues des indigènes], en écoutant des confessions dans les deux langues (...) Et je connus une Indienne, qui, avant sa conversion, était une sorcière célèbre].

Il n'est donc pas difficile d'imaginer que Torres Bollo veuille mettre en place une sorte de filtre personnel aussi lorsqu'il s'agit de rapporter les sources qui demeurent les plus importantes de la *Relatione*, à savoir les lettres des missionnaires. Or, il est intéressant de voir comment Torres Bollo transforme à son gré ces missives. Comme Aliocha Maldawsky l'a déjà remarqué, ces lettres ont été traduites « avec parfois des résumés ou de légères modifications »²⁰, et l'on peut comparer les textes originaux, presque tous transcrits dans les *Monumenta Peruana*, avec les textes présents dans la *Relatione*. Si, néanmoins, on approfondit l'analyse de la ré-écriture opérée par Torres Bollo, il est surprenant de constater

le traitement qu'il réserve, par exemple, à la lettre reçue par le « Collegio della Pace della Provincia d'Omasuyo », datant de 1598. De cette lettre, contrairement aux autres, on ne connaît pas l'auteur. Le texte, n'ayant pas été édité dans les *Monumenta Peruana*, est tout de même disponible grâce à une transcription de l'original faite par Mario Polia Meconi, qui, en 1999, a publié un volume où l'on peut trouver les documents inédits concernant la Province du Pérou et conservés dans les Archives romaines de la Compagnie de Jésus²¹.

Dans cette lettre, on relate une vieille histoire, que les indigènes affirment avoir entendue raconter par les Indiens les plus âgés, celle de la croix de Carabuco²², retrouvée à l'époque où la lettre avait été rédigée. Cette croix, suivant le récit des vieux Indiens, aurait été plantée par l'homme à la longue barbe noire et ses disciples, dont on parlait en début de l'article. Cet homme, appelé « Il Santo », était arrivé dans la province de Omasuyo provenant de la frontière paraguayenne ; à son arrivée, il érigea une grande croix en bois sur la place principale de la ville de Carabuco. Ensuite, toujours selon le récit, le Santo s'absenta pendant quelque temps confiant à ses disciples la garde de la croix. Le Diable, fréquenteur assidu de Carabuco, où il provoquait des orgies et des beuveries, avait évité de se manifester depuis que la croix avait été plantée. Cela déplaisait aux autorités locales qui avaient chargé des sorciers de demander au Diable de retourner à Carabuco. Le Diable, après avoir été approché par les sorciers, accepta de retourner à Carabuco à condition que les disciples du Santo enlèvent la croix. Face au refus des douze, les sorciers les tuèrent sans pitié et, ensuite, ils essayèrent de détruire la croix. Après maintes tentatives de destruction, la croix demeurant miraculeusement intacte, les sorciers décidèrent de l'enterrer. Les sorciers essayèrent ensuite de tuer le Santo (qui, entretemps, était de retour de son voyage), en voulant le crucifier sur trois rochers, mais il réussit à s'échapper en traversant le lac Titicaca à bord de son manteau.

Les différences entre l'original et le texte de la *Relatione* ne concernent pas l'histoire du Santo (que Torres Bollo avait traduite de manière fidèle), mais elles se résument à quelques détails accompagnant cette histoire. Avant tout, Torres Bollo, pour introduire et contextualiser la lettre, avance une affirmation, dont on ne trouve pas de trace dans le texte original :

E perché s'intenda che avanti che penetrassero li Spagnuoli nel Perù, vi è memoria d'esservi stata predicata la fede di Christo Signor Nostro, riferirò

qui una scritta dal Collegio della pace Provinciale del 1589 [mais 1598, voir la note 6] (*Relatione breve*, p. 42).

[Et afin que l'on sache que la mémoire d'une prédication de la foi en Notre Seigneur le Christ existait avant que les Espagnols n'arrivent au Pérou, je vais rapporter une lettre envoyée du Collège de la Paix en 1589 — *mais* 1598].

Il est donc évident que Torres Bollo se sert de cette histoire comme d'une éventuelle pièce à conviction corroborant l'hypothèse d'une prédication du Christ avant l'arrivée des Espagnols. Or, cela est tout à fait compatible avec la tradition selon laquelle l'apôtre saint Thomas aurait annoncé l'Évangile aux Indes (dans la vision géographique ancienne, les Indes incluaient le Pérou), ce qui est aussi mentionné par l'auteur de la lettre (voir ci-dessous). Toutefois, si l'on continue de comparer les deux versions de la lettre, on s'aperçoit que Torres Bollo pousse cette hypothèse au-delà du récit traditionnel. D'abord, on peut constater qu'il évite de rapporter deux noms : celui du père Provincial (Rodrigo de Cabredo), qui avait reçu cette lettre et en avait demandé l'insertion dans les *Annuae Litterae* de 1599, et celui de l'évêque qui avait assisté à la redécouverte (ou bien, selon un vocabulaire bien catholique, à l'invention) de la croix, et dont la mention est faite de manière purement anonyme :

Relatione breve, p. 42

Alla Provincia d'Omasuyo si fece una missione che ridondò in molta gloria di Nostro Signore e spetialmente in un popolo d'Indiani detto di Charabuco. Si fece assai con l'occasione del concorso de' circonvicini alla festa d'una croce trovata di nuovo, la cui historia per esser rara e verificata con diligente inquisitione di Monsignor Vescovo e coll'autorità della sua persona che fu

Relacion de la Cruz de Carabuco
(Meconi, *La Cosmovisión*, p. 228)²³

Con ocassion de una mission que se hizo a la provincia de Omasuyo, que fue de gran servicio de n.ro Señor, por el gran concurso, que ubo de españoles a çelebrar la inbençion de una Cruz que deprezente se avia hallado, por ser su Historia rara y averiguada con particular inquisition del Señor Opbo Don H.o Ramirez de Vergara, y con la autoridad de su persona que se hallo

presente all'inventione di essa referisco qui brevemente.

[Dans la province d'Omasuyo, on fit une mission qui contribua à repandre largement la gloire de Notre Seigneur, surtout auprès des Indiens de Charabuco. La mission fut faite à l'occasion du retrouvement d'une croix. L'histoire de cette croix, que je vais brièvement relater, est exceptionnelle et elle a été soigneusement vérifiée par Monseigneur l'Évêque, qui était présent au retrouvement avec toute son autorité].

presente; quiso el Padre Rodrigo de Cabredo Provincial entonces desta Provincia referirla en las letras annuas que enbio a Roma, firmada de su nombre el año de mil y quinientos y noventa y nueve: y es como se sigue...

[Il y eut une mission dans la province d'Omasuyo. Cette mission rendra un immense service à Notre Seigneur à cause de la grande participation d'Espagnols qui étaient venus célébrer le retrouvement d'une croix. L'histoire de cette croix est exceptionnelle et elle a été soigneusement vérifiée par Monseigneur l'Évêque H. Ramirez de Vergara, qui était présent au retrouvement avec toute son autorité. Rodrigo de Cabredo, Père Provincial de cette province, fit la requête que cette histoire fût racontée dans la lettre annuelle qu'il envoya à Rome, signée de son propre nom et datant de 1599. L'histoire est la suivante...]

Les noms des témoins directs disparaissent, le récit étant validé uniquement par l'autorité sacrée de l'évêque et de son enquête.

Dans ce qui suit, juste avant le récit vrai et propre, Torres Bollo se défait aussi des références historiques et anthropologiques, que l'auteur anonyme de la lettre avait pris soin de noter. En effet, dans l'original, on dit que l'histoire de la croix avait survécu chez les Péruviens grâce aux « quipos », à savoir des outils mnémotechniques inventés par les Indiens pré-colombiens, qui, par le biais de fils de lin entrecroisés et de différentes couleurs, enregistraient tout événement ou histoire. De plus, Torres Bollo évite aussi de rapporter l'observation selon laquelle l'histoire du Santo et de ses douze compagnons pourrait être rapprochée de celle concernant l'apôtre saint Thomas :

Relatione breve, p. 42

Dicono gl'Indiani più vecchi di haver udito raccontare dai loro maggiori che vi era traditione antichissima come certo homo con barba e capelli neri e lunghi giunse in compagnia di altri dodici in queste parti dalla banda del Paraguai che confina col Brasil, e volendolo quei barbari uccidere egli se ne fuggì con li compagni ad una penisola fatta da una laguna, la quale per miracolo diventò isola; e così uscì libero dalle mani de' persecutori che mai più lo videro, né ebbero nuova di lui. Giunto dunque il Santo [...]

[voir la traduction en début de l'article, p. 62]

*Relacion de la Cruz de Carabuco
(Meconi, La Cosmovisión, p. 228)*

Dicen los indios, que oyeron referir a sus passados, que tenian noticia por tradicion de sus quipos (son estos unos ñudos en unos hilos de diferentes colores que les sirven de letras y memorias) que avia llegado ael un hombre barbado (al modo que la historias dicen, andavan los Apostoles) con cabelle [*sic*] negro y largo, y de vida muy santa y exemplar el qual traya consigo doçe discipulos: su benida era de haçia el Paraguay que confina con el Brasil (donde algunos an querido decir, aver llegado el Apostol santo Thomas) y queriendole matar los moradores de aquella tierra del Brasil, se recogio a una punta que hacia una laguna, y luego se çerco toda de agua, col qual se libro de las manos de sus enemigos, y nunca mas vio. [...]; y assi les a parecido a algunos que el hombre barbado, que estos indios dicen, fuese el mismo Apostol, que del Brasil porel Paraguay llegase alli; aunque si esto passo conforme a la tradicion destes indios, lo mas probable pareçe que fuese de aquellos antiguos padres de la primitiva yglesia discipulos de los apostoles [...]

[Le Indiens les plus âgés disent qu'ils ont entendu raconter qu'à leurs ancêtres l'on avait transmis par tradition une histoire, et que leurs ancêtres avaient à leur tour transmis cette histoire

grâce aux *quipos* (des nœuds de fils de différentes couleurs qui leur servaient de mémoires écrites). Cette histoire narre qu'un homme barbu était arrivé chez eux (à la manière des Apôtres, d'après ce que racontent les histoires). Il avait de longs cheveux noirs et sa vie était un modèle de sainteté. Il arriva avec douze disciples, en provenant du territoire du Paraguay qui se trouve à la frontière avec le Brésil (selon certains, l'Apôtre Saint Thomas était arrivé de ce même territoire). Comme les habitants de cette terre du Brésil demandèrent à ce qu'il fût tué, il se réfugia sur une langue de terre formée par une lagune, qui ensuite fut entourée totalement par l'eau, ce qui le sauva de ses ennemis. Personne n'entendit jamais plus parler de lui. Selon l'avis de certains, cet homme barbu serait l'Apôtre, qui arriva ici du Brésil à travers le Paraguay. Même si cela est conforme à la tradition des Indiens, il semblerait plus probable qu'il s'agît des anciens pères de l'Église primitive, disciples des Apôtres (...)]

Dans sa conclusion, enfin, l'auteur de la lettre affirmait que cette histoire était compatible avec une légende locale, celle d'un personnage légendaire appelé « Tuncapà », considéré par les Indiens comme un homme saint²⁴. Or, Torres Bollo reprend exactement les mêmes mots, mais, dans le texte qu'il a « re-créé » avec ses modifications, la légende de Tuncapà ne saurait plus constituer une explication plausible aux yeux du lecteur.

Si l'on reprend dans son intégralité la chaîne de la transmission du récit de la croix, on peut constater qu'une histoire traditionnelle pré-colombienne circulant chez les Indiens avait été recueillie et transcrite de manière assez fidèle par un missionnaire, qui l'avait entendue raconter, probablement à l'occasion

de la redécouverte de la croix ; cette transcription nécessitait, tout de même, aux yeux de son auteur, une validation catholique et officielle, ce qui est fait grâce à l'approbation de l'évêque. Ensuite, au moment où la lettre doit être retranscrite par Torres Bollo, elle est habilement inscrite dans une atmosphère mythique et ambiguë, évoquant une visite présumée du Christ chez les Péruviens.

Ce qui contribue à cette impression d'événement suspendu entre le réel et l'irréel est aussi la barrière créée par la frontière géographique. Dans ce cas spécifique, la frontière est celle au-delà de laquelle s'étendait le Paraguay et, plus précisément, la partie de ce pays à la frontière avec le Brésil, un immense territoire encore inconnu des Jésuites qui, petit à petit, depuis les marges du Pérou, l'exploraient par des missions ponctuelles. C'est là d'où vient et où fait son retour le "Santo", ce qui ne fait qu'augmenter l'aura de mystère qui entoure ce territoire. Le Pérou est donc à la lisière de l'inconnu, d'un autre monde.

Dans la *Relatione*, on s'aperçoit que cette frontière n'est pas uniquement géographique, car les Indiens mêmes et les événements quotidiens qu'ils vivent sont présentés comme une sorte de passage vers l'au-delà. Ils ont une attitude simple, pure, donc plus proche de la bonté divine ; on pourrait presque dire qu'ils ont une attitude « christique » lorsqu'ils acceptent d'expier les péchés des autres :

I Peruani sono di buona e quieta natura e quando ricevono ingiurie e mali trattamenti etiamdio senza colpa pigliano ogni cosa in pazienza, con dire: "Hochaimi, vuanasaem", "Signore io ho la colpa e me n'emenderò" (*Relatione breve*, p. 6).

[Les Péruviens ont une nature tranquille et gentille et lorsqu'ils sont insultés ou maltraités, ils supportent tout cela avec patience, en disant : « Hochaimi, vuanasaem », « Seigneur, tout cela est de ma faute et je m'en purifierai »].

Les Indiens qui, avant l'aube, se rendent à la rivière en procession, en louant Dieu et chantant les mystères de la foi, ressemblent aux saints qui forment une procession continue au paradis :

E se V. Reverenza vedesse avanti di spuntar il sole da cento figliuole e figliuoli montanari di fresco battezzati andare per la riviera del fiume in

processione lodando Dio e cantando la dottrina credo che V. Reverenza non potrebbe non intenerirse e non piangere per divotione, vedendoli dalle spelonche de' monti tirati da Dio, acciò lo lodino e glorifichino (*Relatione breve*, p. 81).

[Et si Votre Révérence voyait comment une centaine de filles et garçons de la montagne, récemment baptisés, avant le lever du soleil, s'avancent en procession le long de la rivière, en louant Dieu et en chantant ce qu'ils ont appris de la doctrine chrétienne, je pense que Votre Révérence ne saurait éviter de s'attendrir ni de pleurer, en voyant ces gens qui sortent de leurs grottes nichées dans les montagnes, appelés par Dieu afin qu'ils le louent et le glorifient].

La beauté des enfants et des jeunes est assimilée à celle des créatures angéliques :

S'è inteso quant'è miserabile la morte de' peccatori hostinati. Resta hora d'intendere il felice passaggio d'un giovanetto Indiano di sedici anni chiamato Francesco, *d'aspetto e costumi angelici* (*Relatione breve*, p. 51).

[On vient de voir combien est misérable la mort des pécheurs opiniâtres. Il faut maintenant écouter l'histoire du trépas heureux d'un jeune Indien, âgé de seize ans, dont le prénom était Francesco et dont l'allure et les mœurs étaient angéliques].

[...] ci offerì il Signore per guadagno spirituale 29 fanciulli *che parevano tanti angeli* e li battezzammo con tre adulti che menai meco (*Relatione breve*, p. 78).

[...] le Seigneur nous offra comme gain spirituel 29 enfants *qui semblaient tous des anges*. Nous les baptisâmes avec trois adultes qui m'avaient accompagné].

Parfois, la ressemblance avec les anges ne se borne pas à l'aspect physique, entraînant aussi le soupçon d'une spiritualité supérieure chez les enfants, comme s'ils étaient directement en contact avec la divinité :

Mi dà devotione vedere calarli dai monti come salvatichi a chiedere in ginocchioni il santo Battesimo *e i fanciulli come angeli*, molti di quali sanno già la dottrina christiana, *insegnata loro non so da chi* (*Relatione breve*, p. 80).

[Je ressens de la dévotion lorsque je vois les Indiens qui descendent des monts comme des sauvages et qui viennent demander à genoux le Baptême parmi lesquels il y a les enfants, *qui ressemblent à des anges*, et dont la plupart connaissent déjà la doctrine chrétienne, *leur apprise par je ne sais qui*].

Par ailleurs, de vrais anges sont bel et bien présents dans la *Relatione*. Prenons comme exemples des récits que Torres Bollo insère dans ses longues transitions. D'abord, celui concernant l'enfant nommé « Francesco », que l'on vient juste de citer à cause de sa beauté angélique. Il tombe malade et, un jour, ses sœurs, qui sont à son chevet, voient que, aux côtés du prêtre qui était venu pour lui donner le viatique, deux anges apparaissent soudainement, pendant que la chambre même se remplit de mélodies célestes :

[...] quando tre sue sorelle maggiori molto pie viddero entrare nella stanza dell'infermo uno in habito e figura del loro confessore sacerdote della Compagnia, accompagnato da due angeli, che con lo splendore delle faccie e delle vesti illustravano tutta la camera e nello stesso tempo udirono canti e suoni di voci e d'istrumenti celesti (*Relatione breve*, p. 51).

[(..) lorsque, soudainement, trois de ses sœurs, très charitables, virent qu'une personne, en tout semblable au prêtre de la Compagnie qui était leur confesseur, était entré dans la pièce accompagnée par deux anges, qui enluminaient la chambre de la splendeur de leur visage et de leurs vêtements ; et, en même temps, elles entendirent les chants et la mélodie de voix et instruments célestes].

Ensuite, le récit d'un jeune homme, fils d'un notable péruvien, dont les mœurs étaient parmi les plus licentieuses : un jour, à cause de ses péchés, il perd la faculté de la parole. Son serviteur, qui le raccompagne chez lui, voit

un giovanetto in veste candidissima, c'haveva accompagnato il suo padrone dal luogo dell'accidente fin a casa, con andargli avanti alcuni passi... (*Relatione breve*, p. 50).

[un jeune, habillé d'une robe très blanche, qui avait accompagné son patron du lieu de l'accident jusqu'à la maison, en le précédant de quelques pas...].

Torres Bollo (et les auteurs des lettres) rapporte les visions que les Indiens peuvent avoir, en les considérant comme des traces de la vérité divine. Ces visions peuvent même, parfois, devenir le moyen privilégié par lequel on peut apercevoir les *novissima*, à savoir les différentes situations qui attendent les hommes après la mort (enfer, purgatoire, paradis). Par exemple, Torres Bollo rapporte une histoire que le « Monsignore di Chito », homme très digne de foi, lui a racontée. Il s'agit d'une femme indienne de mœurs légères qui soudainement tombe dans le coma. Pendant qu'elle se trouve dans cet état, l'opportunité lui est donnée de faire un voyage « dantesque », à travers le purgatoire et l'enfer et de revenir ; ensuite, elle sort du coma et raconte son expérience :

Mi raccontò Monsignor Vescovo di Chito, prelato molto dotto e qualificato che un'indiana la quale, lasciando di confessarsi coi nostri, s'era data in preda alla disonestà, senza curarsi punto delle riprensioni de' Padri e d'altri religiosi, hebbe all'improvviso un accidente, o parosismo, che la tenne come morta tre giorni e tre notti e al fine tornata in sé fece venire un padre confessore della Compagnia e, confessatasi seco, riferì come in quei tre giorni il suo angelo custode la condusse al Purgatorio, dove vidde un medico che morì nel tempo del suo accidente e dal Purgatorio la fece scendere a luoghi oscurissimi, puzzolenti e pieni di voci e urli spaventevoli, dove vidde molti indiani e indiane già di mala vita essere crudelissimamente tormentati e ne nominò alcuni. Vidde di più alcuni spagnoli e spagnole nominandone due che vissero male e morirono senza sacramenti. Vidde ancora in quelle fiamme eterne preparata una sedia per una signora spagnola che viveva già molt'anni con publico scandalo. Mostroglì inoltre l'angelo altri luoghi più bassi e di maggiori pene per li mali religiosi e ecclesiastici. All'ultimo la riprese del suo dissoluto vivere,

essortandola a mutar costumi e confessarsi col detto padre. Hora edifica tutti con la sua pietà e buon essemplio (*Relatione breve*, p. 46–47).

[Monseigneur l'Évêque de Chito, prélat très savant et digne, me raconta qu'une Indienne, qui avait arrêté de se confesser à nos confrères, s'était livrée à l'immoralité, sans se soucier des réprimandes des pères et d'autres religieux, eut soudainement un accident, ou un paroxysme. Cela la plongea dans un état semblable à la mort, pendant trois jours et trois nuits ; ensuite, après s'être remise, elle appela un confesseur de la Compagnie. Elle se confessa et dans sa confession raconta que pendant ces trois jours, son ange gardien l'avait menée au Purgatoire, où elle avait vu un docteur qui était décédé pendant qu'elle était malade. Ensuite, elle fut menée du Purgatoire vers des lieux très sombres et puants, où résonnaient des voix et des cris et où elle vit beaucoup d'Indiens et d'Indiennes, dont la vie avait été mauvaise, qui souffraient dans les tourments, et elle mentionna même quelques noms. Elle vit en outre des Espagnols et des Espagnoles, en pouvant par la suite mentionner deux parmi eux, qui avaient mal vécu et qui étaient morts sans recevoir les sacrements. Elle vit encore une chaise au milieu des flammes, qui avait été préparée pour une dame espagnole, qui vivait publiquement dans le péché depuis plusieurs années. L'ange gardien lui montra en outre d'autres lieux plus profonds, où la souffrance était plus intense, destinés aux religieux et ecclésiastiques mauvais. Enfin, l'ange la réprimanda pour sa vie dissolue, en l'exhortant à changer ses mœurs et à se confesser avec le prêtre susmentionné. À présent elle mène une vie édifiante qui est un modèle pour tous les autres].

Cette femme, qui a été « immorale », non seulement a été rachetée de son état de péché, mais elle a aussi le droit de connaître une partie des vérités divines. Ce dynamisme, menant du péché à l'intimité avec la divinité, en passant à travers l'expiation, évoque le parcours de la Magdeleine, qui, d'abord prostituée, devint, après la rencontre avec Jésus, une de ses disciples femmes les plus proches, au point d'apprendre, par la bouche des anges et avant même les apôtres, que le Christ était ressuscité.

Par ailleurs, il est intéressant de constater que ces témoignages visionnaires des indigènes sont considérés comme tout à fait fiables, et que toutes ces expériences d'ordre exotérique ne soulèvent, aussi bien chez les Jésuites auteurs

des lettres que chez Torres Bollo même, aucun doute, ni le moindre soupçon, alors que le recours à la divination (souvent provoquée par des drogues et incompatible avec la doctrine catholique) était fréquent chez les Péruviens, comme d'ailleurs le témoigne le passage suivant, tiré de la lettre du père Samaniego :

Si scopri nella Provincia di Santa Croce della Serra, dalla parte di Tramontana, un paese piano, spatioso e pieno di gente superstitiosissima. Tengono per tutto e portano attaccata al collo scolpita la figura del demonio, il quale in ciaschedun popolo ha la sua casa ornata e dipinta curiosamente e in mezo d'essa un pulpito dove a certi tempi si fa vedere e predica e quando viene vanno incontro a riceverlo con canti e suoni di flauti e d'altri instrumenti. Altre volte interviene alle loro processioni e feste. Insomma, stanno fuor di modo soggetti al demonio e l'ubidiscono con gran puntualità. Sono dediti agli augurij degl'ucelli. Predisce loro ultimamente il demonio che doveva entrare in quel paese una natione barbara e non più vista là e li persuase a non venire alle mani seco perché restarebbono con la testa rotta. Onde il Signore di tutti quei regni, che si chiama Guarepeci, comandò che raccogliessero detti huomini amorevolmente e gl'accarezzassero con offerirgli le loro figliole per mogli, che così pian piano se domesticarebbono in modo che potrebbono ammazzarli a man salva; ma providde Dio che li Spagnuoli fossero avvertiti dell'inganno e predittione del Demonio dai popoli Pareti confinanti con paese di Guarapeci, e intrati all'improvviso con l'arme in mano fecero preda di molti indiani inviandoli a Santa Croce della Serra, dove si catechizzano per battezzarli (*Relatione breve*, p. 35–36).

[Dans la partie septentrionale de la province de Santa Cruz de la Serra, on découvra une vaste plaine, peuplée par de gens très superstitieux. Où qu'ils aillent, ils portent au cou l'image sculptée du diable, à qui une maison est dédiée dans chaque village, décorée et peinte de manière bizarre ; dans chacune de ces maisons, il y a une chaire, d'où, parfois, le diable prêche. Lorsqu'il se manifeste, on l'accueille en chantant et en jouant de la flûte et d'autres instruments. Parfois, il participe aux processions et aux fêtes. Bref, ces populations sont totalement soumises au diable en lui vouant une obéissance parfaite. Ces populations croient aux augures des oiseaux. Récemment, le diable leur a prédit qu'un peuple étranger, jamais vu

auparavant, devrait pénétrer dans leur territoire. Il leur a suggéré de ne pas combattre contre ce peuple, car les conséquences seraient désastreuses. C'est pourquoi, le seigneur de tous ces territoires, qui s'appelle Guarepeci, avait donné l'ordre de recevoir ces hommes avec amour, qu'on les flattât en leur offrant des filles en épouses. Le but était, en effet, de les apaiser petit à petit pour ensuite pouvoir les exterminer sans difficultés. Toutefois, Dieu fit de sorte que les populations des Pareti (voisins du Guarepeci) pussent prévenir les Espagnols de la tromperie et de la prédiction du diable. Ainsi, les Espagnols déclenchèrent une attaque à l'improviste et capturèrent beaucoup d'Indiens qui furent menés à Santa Cruz de la Serra, où d'habitude on les catéchétise pour ensuite les baptiser.

Dans ce dernier cas, toutefois, il s'agit d'Indiens qui n'ont pas encore été évangélisés : les signes ostentatoires de leur religion païenne, donc, ne peuvent qu'être considérés comme étant d'origine démoniaque et il en va de même pour leurs visions. Qui plus est, la vision, dont on fait mention dans le passage, avait un but précis : tromper les Espagnols pour leur tendre un piège mortel. Dans une logique coloniale et chrétienne, une telle vision ne saurait certes provenir de Dieu.

Les divinations des Indiens convertis sont en revanche validées en tant que formes d'expérience mystique, et leur statut médiateur, reliant le terrestre aux réalités célestes, les rend parfaitement compatibles avec le récit du missionnaire.

Si, d'une part, l'ambiguïté narrative de Torres Bollo s'appuie sur la description d'un Pérou étant au bord d'un monde inconnu, d'autre part, cette même ambiguïté est alimentée par des stratagèmes narratifs qui visent, parfois, à rapprocher le lecteur du récit, à lui transmettre des éléments qui puissent lui donner l'impression que cette réalité n'est pas aussi lointaine. Par exemple, dans l'histoire de la croix de Carabuco, l'on peut remarquer que Torres Bollo modifie légèrement la conclusion en introduisant deux détails : le premier concerne l'intervention explicite du Diable ; le deuxième détail est peut-être moins voyant, mais ô combien révélateur : les trois roches, sur lesquelles les sorciers auraient voulu crucifier le Santo, existent encore, on peut encore les voir :

Relatione breve, p. 44–45

Con questo si conforma una favola o historia di un certo Tuncapà, riverito da tutta quella gente per un grandissimo santo e del quale riferiscono che il popolo di Carabuco per ordine del Demonio lo voleva crocifiggere in dette tre pietre ch'oggi ancora si vedono.

[Cela concorde avec le conte ou l'histoire d'un certain Tuncapà, respecté par ces gens et considéré comme étant un homme très saint et dont on raconte que le peuple de Carabuco, suivant les ordres du Diable, voulait le crucifier sur les trois roches que l'on peut encore voir au jour d'aujourd'hui.

*Relacion de la Cruz de Carabuco
(Meconi, La Cosmovisión, p. 231)*

Lo qual conforma con una fabula o historia, que tienen estos indios de una quellaman Tuncapa al tiene toda esta gente por un grandissimo santo, que ubo enesta tierra, aquién dicen que por orden del demonio los indios deste pueblo le tratavan de matar crucificandole enaquellas tres piedras: que parece confirman ser aquesto cosa antichissima.

[Cela concorde avec le conte ou l'histoire circulant chez ces Indiens, d'un certain Tuncapà, respecté par ces gens et considéré comme étant un homme très saint, qui passa par ce territoire, et dont on raconte que les gens de ce village voulait le tuer en le crucifiant sur ces trois roches [*déjà citées par l'auteur*] : ce qui confirme qu'il s'agit d'une histoire très ancienne].

Grâce à cette confirmation matérielle, le lecteur est immédiatement relié à l'inconnu ; à ce qui est loin dans le temps et dans l'espace, couvert par un voile de brouillard mais atteignable par quelque chose de concret, de solide. Le lecteur peut donc regarder, à travers les yeux de l'auteur, le paysage qui, pendant toute la narration de l'épisode, demeurerait éloigné, presque légendaire ; on pourrait presque dire que les trois roches voyagent à travers le temps, de l'époque de Tuncapà à la contemporanéité de la *Relatione*. Si l'on voulait essayer de retracer une généalogie de cet expédient narratif, on pourrait immédiatement se référer à deux exemples parmi les textes incontournables de la narrative moderne et occidentale : la Bible et le *Décameron* de Boccace.

D'abord, la phrase rajoutée par Torres Bollo (« che oggi ancora si vedono ») semble évoquer celle tirée de l'Évangile selon Matthieu, « usque in hodiernum diem » (*Evangelium secundum Matthaeum*, 27,8), qui, en guise de

conclusion tragique de l'histoire de Judas, fournit un repère géographique à la fois lointain et habituel pour les lecteurs : le champ où se pendit le traître du Christ. Un lieu qui a voyagé à travers le temps en devenant un lien entre le passé et le présent²⁵, entre les mystères de la vie terrestre du Seigneur et ceux qui lisent sa Parole.

D'autre part, il faut remarquer que Boccace se sert à plusieurs reprises du mot « oggi » (souvent dans la formule « ancora oggi »), afin de créer un pont entre des faits lointains dans le temps et la contemporanéité du lecteur. Voici quelques exemples :

Era usanza (sì come ancora oggi veggiamo usare) che le donne parenti e vicine nella casa del morto si ragunavano e quivi con quelle che più gli appartenevano piagnevano (*Decameron, Giornata I, Introduzione, 32*²⁶);
[C'était alors l'usage — et l'on voit qu'il est encore observé aujourd'hui — que les dames, parentes ou voisines, s'assemblaient dans la maison du mort pour y pleurer avec celles qui appartenaient plus directement à sa famille, *Décameron*²⁷, 42–43].

Ma poi a certo tempo divenuta questa cosa manifesta a molti, fu alcuno che compuose quella canzone la quale ancora oggi si canta (*Decameron, Giornata 4, Novella 5, 23*);
[Mais, quelque temps après, nombre de gens furent au courant de l'histoire et il y eut quelqu'un pour composer cette chanson que l'on chante toujours de nos jours, *Décameron, 375*].

Dovete dunque sapere che nella nostra città fu già un ricchissimo mercatante chiamato Arrighuccio Berlinghieri, il quale scioccamente, si come ancora oggi fanno tutto 'l dì i mercatanti pensò di volere ingentilire per moglie (*Decameron, Giornata 7, Novella 8, 4*);
[Sachez qu'il était une fois dans notre ville un très riche marchand nommé Arrighuccio Berlinghieri, qui se mit stupidement en tête — ce qui est monnaie courante aujourd'hui chez les gens de son espèce — de s'enoblir par son mariage, *Décameron, 578*].

[...] e prese casa nella via la quale noi oggi chiamiamo la Via del Cocomero (*Decameron, Giornata 8, Novella 9, 5–6*);

[et s'installa dans la rue que nous nommons aujourd'hui rue de la Pastèque, *Décameron*, 671].

En voulant encore offrir des éléments concrets et tangibles au lecteur, Torres Bollo, après lui avoir montré les trois roches, rajoute un autre détail à sa transcription de la lettre, celui concernant le lieu précis où un morceau de la croix est conservé, à savoir la cathédrale de Ciuchisaca. Dans la lettre originale, en effet, l'auteur se bornait à affirmer, de manière assez vague, que la croix de Carabuco avait été déposée « en la yglesia », dans un « tabernaculo [...] muy rico y sumptuoso », et elle protégeait ainsi le village et sa population de la foudre, très fréquente dans la région. Or, Torres Bollo garde cette affirmation, mais en précisant que seule une partie de la croix a été laissée dans cette église, et que le reste, en revanche, se trouve dans un tabernacle de la cathédrale de Ciuchisaca :

Relazione breve, p. 45

A questo s'aggiunse che essendo il paese tutto soggetto molto a saette celesti in detto popolo e suo distretto non ne cadette pur una, da che si collocò in una di quelle chiese parte di detta croce, che l'altra Monsignor vescovo l'ha trasferita alla sua cathedrale di Ciuchisaca.

[Il faut ensuite remarquer que, même si dans ce pays les foudres tombaient de manière fréquente sur ce village et ses alentours, depuis qu'une partie de cette croix fut placée dans une de ces églises, il n'y eut point de foudres. Le reste de la croix fut transférée par Monseigneur l'Évêque dans sa Cathédrale de Ciuchisaca].

Relacion de la Cruz de Carabuco
(Meconi, *La Cosmovisión*, p. 231)

[...] entro los quales uno es bien manifestado, que siendo Tierra, donde caen rayos de ordinario el lugar donde esta el dicho pueblo, no ha caydo enel ninguno, desde que se hallo y coloco en la yglesia esta santa Cruz; y dize, ques detener en mucha veneracion mando el Obispo a su costa un tabernaculo en el lugar, donde se hallo, muy rico y sumptuoso, donde se tenga debaxo de llave, porque nadie corte della, como hasta aqui se avia hecho, por tenella como la tiene por gran reliquia.

[Il est connu que, sur le territoire dans lequel le village susmentionné se trouve, les foudres tombent de manière fréquente ; en revanche, sur ce village, depuis que cette sainte croix fut placée dans l'église, il n'y eut point de foudres,

et il dit [l'auteur de la lettre se réfère ici à son informateur] qu'à cause de la dévotion dont elle fait l'objet, Monseigneur l'Évêque a fait placer, à ses frais, dans le lieu où l'on le [le morceau de la croix] retrouva, un tabernacle très riche et somptueux, dans lequel ce morceau puisse être renfermé, afin que personne ne puisse le découper (comme il a été fait jusqu'à présent), et qu'il puisse en revanche être conservé de la même manière que l'on conserverait une grande relique.

Torres Bollo, aurait-il reçu des informations supplémentaires concernant le destin de la croix ? Peut-être. Toujours est-il qu'il décide de changer le document original afin de fournir une autre preuve de tangibilité au lecteur, par le biais d'une donnée géographique précise.

Cette survie matérielle, qui permet à des éléments appartenant à des événements exceptionnels de rejoindre l'actualité du lecteur, ne concerne pas uniquement les lieux naturels ou géographiques, mais aussi des objets, qui revêtent le rôle de reliques provenant du passé, de l'inconnu. On vient juste de voir l'exemple de la croix de Carabuco, mais on peut en rajouter un autre. Dans une de ses transitions entre une lettre et une autre, Torres Bollo rapporte une histoire qu'une de ses pénitentes de la ville de Juli lui avait racontée. La pénitente affirmait avoir été violée par un jeune malhonnête et que, suite à ce viol, elle aurait voulu se pendre mais, lorsqu'elle était sur le point d'accomplir son geste, la Vierge lui apparut en lui reprochant son intention suicidaire et lui suggérant d'aller confesser ses péchés. Elle se renda alors chez le célèbre père Barcena²⁸, qui, en souvenir de ce miracle, garda la corde de la pendaison manquée :

Un'altra Indiana di Giuli mia penitente mi riferì che per disperatione d'esser stata violentemente dishonorata da un dishonesto giovane si voleva appiccare e havendosi già la fune al collo, gli apparve la Madonna, la riprese di sì empia risolutione, tagliò la corda e gli commandò ch'andasse

a confessarsi come fece col padre Alonzo di Barcena, il quale per memoria di tanto miracolo **tenne la fune** presso di sé (*Relatione breve*, p. 47).

[Une autre indienne de Juli, qui était l'une de mes pénitentes, me raconta que, prise par le désespoir d'avoir été déshonorée de manière violente par un jeune malhonnête, aurait voulu se pendre. Alors qu'elle avait déjà la corde au cou, la Vierge lui apparut. La Vierge lui reprocha sa décision si impie, coupa la corde et lui intima d'aller se confesser. L'indienne se rendit alors chez le père Alonzo de Barcena, qui, en souvenir d'un aussi grand miracle, **garda la corde** chez lui.]

Or, la corde n'est qu'un autre témoin de l'exceptionnel, à savoir de l'apparition de la Vierge. À l'instar des trois roches, elle est une preuve tangible du miracle, conservée par un Jésuite réputé chez les missionnaires au Pérou, dont Torres Bollo, toute de suite après l'épisode de la pénitente, raconte miracles et luttes avec le Diable.

Cette ambiguïté, axée sur l'alternance entre éléments historiques concrètement repérables et épisodes à l'allure irréaliste, est encore corroborée par des stratagèmes rhétoriques et stylistiques.

En effet, Torres Bollo, d'une part, par l'insertion de certaines digressions narratives, semble impliquer le lecteur dans le récit, pour ensuite, de l'autre, l'éloigner à nouveau. D'un point de vue rhétorique, cette implication semble être réalisée lorsque l'auteur insère des allusions à des activités qui paraissent tout à fait habituelles ; le lecteur est donc soudainement et, pour quelques instants, plongé dans la réalité de la vie quotidienne de la mission, avant de retrouver le récit de situations exceptionnelles. Il peut s'agir, par exemple, de la description d'une anodine activité caritative, qui est brusquement interrompue par la narration d'une peste catastrophique et ravageuse :

Nelle dottrine o Parocchie raccomandate alla nostra cura come in Giuli e in Santo Giacomo habbiamo hospitale e scuola di putti Indiani e ogni giorno insegniamo la dottrina a quei di poca età e alli vecchi e in questi due luoghi allarghiamo più la mano in far limosine perché in Giuli oltre la carità ordinaria si distribuisce nelle Domeniche e feste a più di settecento poveri carne e quantità di radiche dette "papas" del sapore e sostanza delle castagne; se gli dà anco lana per farsi da vestire e castrati

da carico con i quali si guadagnano il vivere. In queste e simili attioni s'occupano communemente li Religiosi della Compagnia e nelle necessità e occorrenze particolari s'adoprano anco per divina misericordia con la carità e diligenza che possono com'è successo ne' casi seguenti. **L'anno che corse l'infermità de' varoli** o morviglioni per tutto il Perù ch'a guisa di contagiosa pestilenza tolse dal mondo molte migliaia d'Indiani [...] (*Relatione breve*, p. 12-13).

[Dans les missions ou les paroisses qui dépendent de notre juridiction, telles que celles de Juli ou bien de Saint Jacques, nous mettons à la disposition des jeunes Indiens un hôpital et une école. Dans ces deux lieux, chaque jour, nous enseignons la doctrine chrétienne aussi bien aux jeunes qu'aux plus âgés et nous faisons de manière de plus en plus abondante l'aumône ; en effet, à Juli, il n'y a pas que l'aumône ordinaire, mais, chaque dimanche et à l'occasion de n'importe quel jour férié, nous distribuons à plus de sept cent pauvres de la viande et des racines (que l'on appelle « papas » et qui ont le goût et la texture des châtaignes). On leur donne aussi de la laine et des « moutons » [probablement, Torres Bollo utilise le mot « castrati » (castrés) pour désigner des lamas (*llamas*) ; le terme « castrati » servirait uniquement à fournir une indication la plus possible familière à ses lecteurs] destinés à la charge qui leur permettent de gagner leur vie. Les membres de la Compagnie opèrent en règle générale dans ces activités et dans d'autres similaires, mais ils offrent aussi leur aide, par la miséricorde divine, lorsqu'il est nécessaire et lors de situations exceptionnelles, avec la charité et le zèle dont ils sont capables, comme il est arrivé dans les cas suivants. **L'an pendant lequel la variole se répanda** et extermina des milliers d'Indiens (...)]

Ou bien, il peut s'agir du récit de moments paisibles et pieusement agréables, tels que ceux qui suivent les repas des jours fériés, anticipant, par le biais d'un stratagème rhétorique effleurant la mise en abîme, une histoire lointaine et édifiante, aux allures hagiographiques :

ma uno de' più fruttuosi esercitij de' nostri in queste Congregationi è raccontare le feste doppo pranzo qualche essemplio della Madonna, o de' Santi. Et in Potosì dove più ch'altrove si vive dissolutamente per questo

mezo si ridussero in un anno a fare gli exercitij spirituali più di settanta persone di qualità, con entrarne da trenta, parte nella nostra, e parte in altre varie Religioni con vocationi rare. **Uno di costoro ricco e principale dispose** a beneficio de' poveri e luoghi pij de' suoi beni di gran valore distribuendo in oltre centotrentamila scudi in contanti, e poi entrò nella Compagnia [...] (*Relatione breve*, 9–10).

[dans ces Congrégations, l'un des exercices les plus fructueux consiste à raconter, les jours de fête, après le déjeuner, quelques récits édifiants sur la Vierge ou les Saints. Et à Potosi, où on mène une vie dissolue, grâce à cet exercice l'on arriva à faire faire les exercices spirituels à plus de soixante-dix personnes : une trentaine de personnes embrassèrent la vie religieuse, une partie rejoignant notre Compagnie, une autre partie rejoignant d'autres Ordres religieux, avec des vocations exceptionnelles. **Parmi ces derniers, il y avait un homme riche et important qui mit** ses richesses à la disposition des pauvres et au service des lieux pieux, en distribuant cent trente mille écus et qui, par la suite, intégra la Compagnie.]

Or, il est intéressant de remarquer que, dans les deux exemples fournis ci-dessus, l'oscillation entre ordinaire et extraordinaire, entre proche et loin, s'appuie aussi sur l'alternance entre verbes à l'indicatif présent et verbes au passé.

Cette alternance, par ailleurs, ne concerne pas uniquement les situations narratives où l'on assiste à un passage d'un fait anodin au récit d'un événement exceptionnel, mais elle peut aussi se dérouler au sein de la même histoire. L'ambiguïté est ainsi transférée du plan des contenus au plan strictement formel, en déstabilisant la structure narrative dans sa profondeur. À ce propos, je vais citer deux exemples tirés directement des transitions, ce qui permet d'exclure une influence exercée par une source épistolaire et, par conséquent, de constater la façon de relater les faits adoptée par Torres Bollo même.

D'abord, le court récit, que l'on vient de citer, du jeune riche qui décide d'intégrer la Compagnie en quittant toutes ses richesses. Le verbe au passé, narrant le geste héroïque du protagoniste (et évoquant, par contraste, la parabole du jeune riche de l'Évangile)²⁹, s'oppose à l'information donnée au temps présent et concernant ce que le jeune est devenu par la suite :

Uno di costoro ricco e principale *dispose a beneficio* de' poveri e luoghi pij de' suoi beni di gran valore distribuendo in oltre centotrentamila scudi in contanti, e poi *entrò* nella Compagnia, dove tuttavia *persevera* laudabilmente (*Relatione breve*, p. 10).

[Parmi ces derniers, il y avait un homme riche et important qui *mit à la disposition* des pauvres [et des œuvres de charité] ses richesses, en distribuant cent trente mille écus et qui, par la suite, *intégra* la Compagnie, où encore il *persévère* de manière admirable].

Ensuite, une digression sur le Jésuite Diego de Samaniego, auteur d'une des lettres, permet à Torres Bollo de passer du temps présent de la rédaction de la lettre au temps passé de la vie du Jésuite, pour enfin revenir encore à l'actualité de la mission :

Questo *scrive* il buon Padre Diego di Samaniego col suo grande e fervente spirito che tale *l'hebbe* sempre travagliando infaticabilmente dopo 60 anni d'età come s'adesso cominciasse, e desiderando d'entrare il primo per queste nuove porte che *si vanno aprendo* alla conversione di moltissimi popoli, il cui paese *speriamo* deva esser come un nuovo e ampio Perù (*Relatione breve*, p. 32–33).

[Le père Diego de Samaniedo *écrit* cela en vertu de son esprit grand et fervent, un esprit qu'il *eut* même dans le passé, et qu'il conserve encore aujourd'hui, de manière inlassable, à l'âge de 60 ans, comme s'il venait de commencer sa mission, lui, qui était le premier à vouloir franchir ces portes, qui *maintenant sont en train de s'ouvrir* vers la conversion de beaucoup de peuples, dont le pays nous *espérons* qu'il sera un jour comme un nouveau et vaste Pérou].

L'oscillation linguistique ne concerne pas que les verbes, mais elle est aussi présente dans l'emploi alternant l'adjectif (ou pronom) *questo/a*, *ciò*, *questi* (ce/cet/cette/ceux [...] -ci) avec l'adjectif (ou pronom) *quello/a*, *quei* (ce/cet/cette/ceux [...] -là), ce qui s'inscrit dans une normale dynamique d'alternance entre marqueurs extra-textuels et intra-textuels, mais qui contribue aussi à souligner l'ambiguïté d'une narration située entre le loin et le proche. Par exemple, dans

les extraits qui suivent, il semblerait que le point de vue du narrateur soit tantôt européen (et donc proche), tantôt péruvien (et donc loin). Encore une fois, j'ai choisi quelques passages dont Torres Bollo est le seul auteur. Les deux premiers sont tirés de l'introduction, où il décrit le territoire péruvien et ses particularités :

Sono in *questa* distantia varie provincie comunemente di buon'aria; onde si vive più lungo tempo, e con più sanità in *quelle* parti ch'in Europa (*Relatione breve*, p. 3).

[Dans *ce* territoire, il y a plusieurs provinces, où l'air est habituellement fin ; c'est pourquoi *là-bas* on vit mieux et plus longtemps, et dans des conditions de salubrité meilleures qu'en Europe]

Crescono in tutta la costa sudetta mirabilmente gli olivi, e le viti; e in Ica massime sono l'uve tanto grosse, che più vino da un graspo di *quelli*, che due o tre d'Europa, e è soave et perfetto; lo portano in ogni parte del Perù per mare, e anche per terra sopra certi castrati grandi, che fra due porteranno il peso d'un mulo. Di *questi* animali si servono d'ordinario per condurre dalle miniere alle navi l'argento, e gli altri metalli. Il vino vale secondo la bontà di *quello*, e la distanza del paese, d'onde si conduce (*Relatione breve*, p. 3-4).

[Le long de la côte susdite, on y trouve des oliviers et des vignobles ; à Ica les raisins sont à tel point gros que l'on obtient plus de vin d'un *ces raisins-là* que de deux ou trois européens. Ce vin est bon et parfait, et on le transporte partout à travers le Pérou, par terre et par mer, chargé sur certains grand-moutons, dont deux suffisent pour transporter autant qu'un mulet. En règle générale, on se sert de *ces* animaux pour transporter l'argent et d'autres métaux, des mines jusqu'aux bateaux. Le prix de *ce vin-là* se fonde sur sa bonté intrinsèque, et sur la distance du pays d'où il vient].

Les deux autres extraits sont tirés des pages conclusives, où Torres Bollo illustre quelles sont les lignes directrices de l'action missionnaire à suivre pour l'avenir de l'évangélisation au Pérou :

Nel nuovo regno sudetto, si tratta di fondazione di Collegij e la Compagnia vi haverà a che fare poichè, quantunque in *quella* parte entrasse l'Evangelio molto prima che in altra Provincia del Perù, gl'habitanti con tutto ciò restano adesso idolatri come avanti, e due padri nostri, che due anni sono vi penetrarono, servendosi d'interprete per non saper la lingua, scoprirono in breve più di dodicimila idoli. La causa di *questo* l'attribuiscono al mancamento di chi abbia predicato a quei popoli in lingua loro. Onde *quell'*immensa e incolta selva, pare si riservi alla nostra Compagnia (*Relatione breve*, p. 58).

[Dans ce nouveau royaume, il s'agit de fonder des Collèges. Et cela concerne directement la Compagnie, étant donné que, bien que cette partie-là du territoire fût la première à avoir été évangélisée bien avant toutes les autres provinces du Pérou, les habitants sont encore des idolâtres. Il y a deux ans, deux pères de la Compagnie pénétrèrent dans leur territoire avec un interprète, car ils ne connaissaient pas la langue ; ils y découvrirent environ douze mille idoles. On voit la cause de *cette situation* dans la faute des prédicateurs qui ont prêché dans leur propre langue à ces peuples. Donc, l'immense et inculte forêt *de là-bas* semble être destinée aux soins de notre Compagnie].

Per angeli tengo io tutti i religiosi e in particolare *quei* della Compagnia che tali devono essere per loro istituto nella purità e zelo della salute de' prossimi, con li quali fanno offitio angelico, illuminandoli, guidandoli, defendendoli. [...] Hora chi tratta con *questa* gente sì abbattuta, necessitata e disposta al bene, ha gran materia di guadagnar assai, di conservarsi nella santa humiltà (*Relatione breve*, p. 59).

[Je considère comme étant des anges tous les religieux, surtout *ceux* de la Compagnie, qui se doivent d'être comme des anges, car l'institution à laquelle ils appartiennent leur demande d'aider leur prochain en l'éclairant, en le guidant et en le défendant, dans la pureté des mœurs et avec zèle. Or, ceux qui ont affaire à *ces gens* si abattus, misérables, mais prêts à faire du bien, peuvent très bien obtenir des gains spirituels et aussi pratiquer la sainte humilité].

En conclusion, il paraît donc évident que la *Relatione breve* se veut un texte nouveau, se détachant de la (courte) tradition des relations jésuites qui l'ont précédée. Elle présente toute une série de caractères aussi bien rhétoriques que stylistiques visant la création d'un tissu narratif où le but est celui de raconter sans informer, où les chiffres et les statistiques se noient dans ce que l'on ne peut pas mesurer, dans l'impondérable. Les sources et les témoignages sont certes utilisés, mais en fonction d'un maintien de l'ambiguïté et du mythe, afin que le lecteur ne puisse jamais être sûr de son point de vue.

Cette opération narrative est bien résumée par les mots mêmes de Torres Bollo, lorsqu'il écrit, en citant les témoignages concernant un territoire fraîchement découvert, au-delà du Lac Titicaca, vers le Paraguay : « raccontano tante e sì maravigliose cose di quel paese e degli abitanti che paiono favole ». Et le verbe utilisé, *parere* (sembler), devient la clé de lecture de toute la *Relatione*. Face à un emploi régulier, de la part de Torres Bollo, du verbe *riferire*, terme canonique pour désigner l'action de rapporter des faits, *parere* trouble soudainement des eaux qui paraissaient cristallines, il brouille les pistes de la réalité en suscitant le soupçon³⁰. Le mot *favole*, quant à lui, semble rappeler, à quelques pages de distance, la « favola o historia de Tucanpà », qui, dans son double choix, résume bien la question fondamentale : s'agirait-il donc d'un conte ou bien d'une histoire ?

Le Pérou se situe à la lisière de nouvelles provinces, de l'inconnu, de ce qui n'est pas tout à fait clair, qui demeure encore indéfinissable, non totalement « riferibile ». Toutefois, cette perspective descriptive semble s'inscrire dans le cadre d'une attente eschatologique qui dépasse les exigences de la stratégie narrative : le Pérou est le miroir dans lequel on voit et on ne voit pas encore la réalité de la divinité, la vie après la mort.

Il paraît évident que le statut de la relation, du moins en ce qui concerne la Compagnie de Jésus, à ce moment de son histoire (fin du XVI^e / début du XVII^e siècle), ne se fonde pas encore sur une tentative d'information organisée et détaillée sur la faune, la flore des territoires des missions, sur leurs populations, les mœurs, les langues, etc., tentative que, en revanche, on retrouvera plus tard, par exemple, dans la *Relation sur la Nouvelle France*, rédigée par le père Biard et publiée en 1616, ou dans les relations, parues au cours des années trente du XVII^e siècle, de Jean de Brébeuf, lui aussi missionnaire en Nouvelle France.

Il faut donc en déduire que, aux débuts de ce genre littéraire, les hautes hiérarchies de la Compagnie (Torres Bollo, mais, surtout, le Général, Claudio

Acquaviva) étaient favorables à ce type de relation missionnaire. Par ailleurs, comme on l'a dit, les deux relations qui avaient précédé la *Relatione* de Torres Bollo n'étaient que des ébauches hagiographiques, exaltant les vertus des martyres jésuites.

La citation, d'ailleurs fort connue, tirée de l'épître de saint Paul aux Corinthiens, et que l'on trouve en exergue, est l'emblème de la conception allégorique que l'homme prémoderne avait de la réalité terrestre : le monde matériel, tout ce qui était terrestre, n'était qu'un temporaire et précaire signe avant-coureur de l'avenir supraterrestre et divin. Or, la relation de Torres Bollo semble avoir été élaborée selon cette vision : le Pérou est ce miroir qui renvoie des images confuses que l'on peut à peine entrevoir ; il est l'application la plus fantasmagorique de l'attente de ce qui viendra, de ce qui est déjà et pas encore.

Notes

1. Les traductions en français des passages tirés de la *Relatione* et des documents en espagnol sont les miennes.
2. Comme le dit Giuseppe Piras, *Martín de Funes S.I. (1560–1611) e gli inizi delle riduzioni dei gesuiti nel Paraguay* (Roma : Edizioni di Storia e Letteratura, 1998), p. 41n, curieusement, il n'existe pas de biographie officielle de cet important Jésuite.
3. Sur le rapport entre Torres Bollo et Acquaviva, on peut consulter Piras, p. 64, 72–73, et P. Broggio, *Evangelizzare il mondo. Le missioni della Compagnia di Gesù tra Europa e America (secoli XVI–XVII)* (Roma : Carocci, 2004), p. 106–11, où l'on met en évidence que Torres Bollo et Acquaviva partageaient la même opinion en matière d'organisation de l'activité missionnaire. Ils préconisaient en effet des missions qui, selon le modèle de l'annonce des premiers apôtres, fussent « volantes », jamais stables, contrairement à l'avis d'autres membres de la Compagnie qui, en revanche, souhaitaient des missions enracinées dans le territoire.
4. *Relatione breve del P. Diego de Torres della Compagnia di Giesu, procuratore della provincia del Peru, circa il frutto che si raccoglie con gli Indiani di quel Regno. Dove si raccontano anche alcuni particolari notabili successi gli anni prossimi passati. Per consolazione dei Religiosi di detta Compagnia in Europa. Al fine s'aggiunge la lettera annua dell'Isole Filippine del 1600* (Roma : Luigi Zannetti, 1603). J'ai consulté

la copie conservée dans la John Carter Brown Library (B603.T693r), d'où je tire toutes mes citations.

5. L'édition de Milan fut imprimée par Pacifico Pontio et Piccaglia et celle de Venise par Giovanni Battista Ciotti Sanese.
6. En réalité, Torres Bollo (ou bien l'imprimeur) avait écrit « 1589 » : il s'agit fort probablement d'une faute, car cette lettre daterait de 1598 ; en effet, elle fut citée dans une relation rédigée l'année suivante, en 1599, par le père Rodrigo de Cabredo, qui l'avait reçue. Cette relation est conservée dans les Archives Historiques de la Compagnie de Jésus (ARSI) de Rome (Provincia Peruana. Perú. nn. 1-26. Vol. 19 (1567-1625) : « Relación del descubrimiento de la Cruz Sta. de Carabuco del Padre Rodrigo de Cabredo 1599. Habla de mitología indígena. Fol. 60r - 61r ».
7. Tucumán est une province du Nord-Ouest de l'Argentine actuelle. Aux XVI^e-XVII^e siècles, elle constituait une province très importante du *Virreinato del Perú*.
8. Santa Cruz de la Sierra est une ville située dans l'Est de la Bolivie actuelle. Fondée au XVI^e siècle par les Espagnols, au XVII^e siècle elle était une ville frontière entre le *Virreinato* et la future province du Paraguay.
9. Juli est la capitale de la province de Chucuito, dans le sud du Pérou, située au bord du lac Titicaca.
10. Cf. A. Maldawsky, « Quitter l'Europe pour l'Amérique : mode d'emploi d'une quête missionnaire », in *La mer, la France et l'Amérique latine*, éd. C. Buchet (Paris : Presses Universitaires de l'Université Sorbonne, 2006), p. 149-166.
11. A. Maldawsky obtient ce « quart » en se basant sur le nombre des pages (quinze sur soixante-sept) de l'édition de la *Relatione* qu'elle a consultée (celle imprimée à Venise).
12. Cf. Maldawsky, p. 158.
13. Cf. Maldawsky, p. 158.
14. Latin : Moguntiae [Mainz], 1604 ; Antverpiae [Antwerp], 1604 ; français : Paris, 1604 ; allemand : Statt Würtzburg, 1604 ; polonais : Kraków, 1605.
15. R. Vargas Ugarte, *Historia de la Compañía de Jesús en el Perú* (Burgos : Imprenta de Aldecoa, 1963-1965), 4 vols.
16. A. de Egaña, éd., *Monumenta Peruana* (Roma : Monumenta Historica Societatis Iesu, 1954).
17. *Relatione della felice morte di cinque religiosi della Compagnia de Giesù ammazati da Gentili per la fide nell'India orientale* (Milano : Pacifico Pontio, 1584). J'ai consulté la copie conservée dans la Houghton Library - Harvard University (Jpn 185.84) ; d'après Auguste Carayon, cette relation aurait été publiée en 1583 : A. Carayon,

Bibliographie historique de la Compagnie de Jésus ou Catalogue des ouvrages relatifs à l'histoire des Jésuites depuis leur origine jusqu'à nos jours (Bruxelles-Paris : Schepens-Picard, 1834), p. 75 n. 603; L. Froes / N. Pimenta, *Relation des Pères Loys Froes et Nicolas Pimenta [...] au Père Claudio Acquaviva concernant l'accroissement de la foy chrestienne au Jappon et autres contrées des Indes Orientales ès années 1596 et 1599 [...] Lettres du Jappon de l'an 1596 écrites par le P. Loys Froes. Lettres du père Nicolas Pimante [...] datées de Goa le 21 décembre 1599* (Lyon : Pillehotte, 1602). J'ai consulté la copie conservée dans la Bibliothèque Municipale de Lyon (Silo – Fonds ancien - 323597). D'autres relations remontent aux débuts du XVII^e siècle, mais elles sont manuscrites et se bornent à une information très succincte, privilégiant les chiffres (cf. P. Pastells, *Historia general de la Compañía de Jesús en la Provincia del Paraguay [Argentina, Paraguay, Uruguay, Perú, Bolivia y Brasil] según los documentos originales del Archivo general de Indias [Madrid : Librería general de Victoriano Suárez, 1912], vol. 1, p. 82–103).*

18. C'est, par exemple, l'opinion de Maldawsky, p. 158.
19. J. Acosta, *De natura novi orbis et de promulgatione evangelii apud barbaros sive de procuranda Indorum salute libri sex* (Salmanticae : apud Guillelmum Foquel, 1584).
20. Maldawsky, p. 158.
21. M. Polia Menconi, *La Cosmovisión Religiosa Andina en los Documentos Inéditos del Archivo Romano de la Compañía de Jesús (1581–1752)* (Lima : Pontificia Universidad Católica del Perú, 1999), p. 227–232.
22. La ville de Carabuco, dans la province de Omasuyo, se trouve dans la Bolivie actuelle, sur le bord occidental du lac Titicaca.
23. Dans ce qui suit, on fournit le texte espagnol tel qu'il a été transcrit par Meconi.
24. Pour le mythe de Tuncapà et son impact sur les Jésuites, cf. Meconi, p. 84–85 et M. Haubert, « Indiens et Jésuites au Paraguay. Rencontre de deux messianismes », *Archives des sciences sociales des religions* 27 (1969), p. 125–126.
25. « [...] tunc videns Iudas qui eum tradidit quod damnatus esset paenitentia ductus rettulit triginta argenteos principibus sacerdotum et senioribus dicens peccavi tradens sanguinem iustum at illi dixerunt quid ad nos tu videris et proiectis argenteis in templo recessit et abiens laqueo se suspendit principes autem sacerdotum acceptis argenteis dixerunt non licet mittere eos in corbanan quia pretium sanguinis est consilio autem inuito emerunt ex illis agrum figuli in sepulturam peregrinorum propter hoc vocatus est ager ille Acheldemach ager sanguinis usque in hodiernum diem » (*Evangelium secundum Matthaeum*, 27, 3–8).

26. Pour le *Decameron*, je suis l'édition établie par Vittorio Branca, en utilisant la même numérotation des paragraphes (Torino : Einaudi, 1923), 2 vols.
27. Les citations en français sont tirées de Boccace, *Décameron*, traduction nouvelle, introduction et notes sous la direction de Christian Bec, Professeur à l'Université de Paris-Sorbonne (Paris : Librairie Générale Française, 1994).
28. Alonso de Barzana (ou Barcena), né à Bellinciona (Espagne) en 1530 et mort à Cuzco (Pérou) en 1598, était un des plus célèbres missionnaires jésuites ainsi qu'un important linguiste, cf. F. Mateos, éd., *Historia general de la Compañía de Jesús en la Provincia del Perú. Cronica anonima de 1600 que trata del establecimiento y misiones de la Compañía de jesus en los paises de habla española en la America meridional* (Madrid : Consejo Superior de Investigaciones Cientificas - Instituto Gonzalo Fernandez de Oviedo, 1944), vol. 2, p. 56–69.
29. Cf. l'Évangile selon Saint Marc, chapitre 10, 17–30, où l'on raconte l'histoire d'un jeune riche qui demande à Jésus ce qu'il faut faire pour avoir la vie éternelle. Jésus lui enjoint d'abord de respecter les lois de Moïse. Le jeune lui répondant qu'il respectait ces lois depuis toujours, Jésus lui demande alors de quitter toutes ses richesses et de le suivre. Le jeune se montre incapable de satisfaire cette requête et s'en va avec tristesse.
30. Il y a d'autres cas où l'on peut retrouver un emploi du verbe *parere* qui mêle réalité terrestre et situations célestes, par exemple : « 29 fanciulli che parevano tanti angeli » [29 enfants qui semblaient des anges] (p. 78) ; « ma che voleva andare all'inferno con tanta ostinatione che pareva ch'il demonio gli fusse adosso » [mais qui souhaitait à tel point aller à l'Enfer, que l'on aurait dit que le Diable le possédait] (p. 79), etc.